



VALLS-HOLLANDE
LE PUTSCHISTE ET LE MORT-VIVANT

VA
VALEURS
ACTUELLES

VALEURS

ACTUELLES

N° 4175 DU 1^{er} AU 7 DÉCEMBRE 2016 - 4,90€

valeursactuelles.com



LA PROPAGANDE DES MÉDIAS

Mensonges, cabales et manipulations
Voyage au cœur de la pensée unique

DOM : 5,90 € - BELGIQUE GRÈCE, ITALIE : 5,50 € - LUX : 5,60 € - ALLEMAGNE,
AUTRICHE, ESPAGNE, PORTUGAL : 5,70 € - SUISSE : 7,10 CHF - MAROC :
56,00 DH - TUNISIE : 6,00 DT - ZONE CFA : 3 650 CFA - CAN : 7,40 \$CAN

M 02810 - 4175 - F: 4,90 €



EN COUVERTURE



La propagande des médias

La fracture entre les principaux médias et les Français ne cesse de s'agrandir et n'est jamais aussi profonde que sur les questions identitaires. Une incapacité à discerner le réel dont les causes sont idéologiques et culturelles.

Un groupe de journalistes entoure un député à l'Assemblée nationale. Une débauche de moyens. Pour quel résultat ?



SIMON LAMBERT/THAYTHAM/REA

ces sujets n'en présentent pas moins un point commun: celui d'avoir étonné, sidéré, parfois horrifié la grande majorité des médias français.

Si, dans le cas de Donald Trump, les médias américains, qui se sont trompés eux aussi, ont effectué leur auto-critique, il semble que leurs homologues français, sur ce sujet-là comme sur d'autres, en soient encore incapables, et qu'ils préfèrent fustiger les votants que se remettre eux-mêmes en question. « Chez nous, note Éric Zemmour, le peuple est sacré quand il pense comme ses élites; il est jeté aux chiens dans le cas inverse. Le peuple est populaire quand il pense bien, populiste quand il pense mal. » Mais précisément, qu'est-ce que penser mal et en quoi les principaux médias pensent-ils bien ?

Essayons de comprendre: les journalistes, dans leur immense majorité, ne sont pas réacs, ils ne croient pas au "déclin" de la France, ils ne sont ni catholiques, ni souverainistes. S'ils ont participé à la primaire de la droite, ils n'ont pas voté pour François Fillon (lire page 30), ils ne soutiennent pas Ludovine de La Rochère, la présidente de La Manif pour tous que Sophia Aram, l'humoriste de France Inter, surnomme délicatement "Ludovine de la malbaise". Dans la presse, à la télé, à la radio, on aime le "vivre-ensemble", le bio et l'Europe sans frontières. Alors

LE PROBLÈME N'ÉTANT PAS QUE LES JOURNALISTES AIENT DES OPINIONS, MAIS QU'ILS TRANSFORMENT CES OPINIONS EN VÉRITÉS.

- 30 Pleins feux sur Fillon
- 31 La fabrique des clones
- 34 Parlez-vous "journaliste" ?

que la question centrale du métier aurait dû rester: "Comment aider les gens à comprendre le monde qui les entoure?" il semble que, comme l'énumère Élisabeth Lévy, les journalistes en soient plutôt à se demander: « Comment peut-on être de droite? Comment peut-on être conservateur? Comment peut-on être contre le mariage gay? Comment peut-on voter Front national? Comment peut-on être un beauf attaché à son terroir et à ses clochers? » Le problème n'étant pas que les journalistes aient des opinions mais que, ayant transformé ces opinions en vérités, ils ne parviennent plus à imaginer qu'il en existe d'autres. Le jour où le réel leur en suggère, ce qui arrive de plus en plus souvent, ils choisissent alors de les ignorer.

Il s'agit avant tout d'un état d'esprit

L'exemple des attentats de novembre 2015 a été, de ce point de vue, exemplaire: après un temps de sidération, d'ailleurs assez court, les grands médias nationaux sont rapidement revenus à leurs fondamentaux: "pas d'amalgame", tolérance, accueil inconditionnel, légalisation de l'immigration, etc. « Il faut voir ce que l'on voit », insistait Péguy. Correctement formé, présent sur le terrain, un journaliste peut encore ne pas y parvenir. Et quand il y parvient mais que ce qu'il montre s'avère déplaisant, il arrive que cet observateur consciencieux subisse la vindicte de ses pairs. En septembre dernier, Bernard de La Villardière, dont le premier numéro de *Dossier tabou*, consacré à l'islam radical, donnait à voir un tableau stupéfiant de quelques villes de banlieue, a été accusé de présenter « une vision déformée de la réalité ».

De quoi procède cet aveuglement? Ce n'est pas que, des propriétaires de journaux aux directeurs de rédaction en passant par les journalistes, règne →

C'est François Fillon qui s'impose largement à la primaire de la droite et du centre, distançant Alain Juppé, présenté comme favori, de 33 points. C'est Donald Trump devant, à la stupéfaction générale, président des États-Unis. Ce sont les Britanniques se prononçant en faveur du Brexit. C'est Poutine réélu, Bachar al-Assad qui résiste aux "rebelles" de l'Armée syrienne libre. C'est l'exaspération de populations entières devant l'afflux de migrants, devant un islamisme radical qui progresse et provoque. Pour différents qu'ils soient,

Jean-Michel Apathie. Redresseur de torts.

un journaliste de France Culture: « *Témoigner dans Valeurs actuelles, je ne peux pas. Le Figaro, ce serait un maximum mais au-delà, c'est la ligne rouge. Excusez-moi mais j'ai une famille à nourrir...* » Il y a de nombreuses façons d'apporter sa pierre à la construction de cet édifice qu'est la pensée unique, le conformisme idéologique, l'autarcie culturelle. Le plus souvent, cette orientation n'est pas explicite: elle repose sur la façon de poser une question, sur un ton, un angle, un sous-entendu, le simple choix d'un mot. Les exemples sont nombreux (lire page 34) et, ainsi formaté, le journaliste s'étonne qu'on puisse lui reprocher des partis pris qui lui apparaissent désormais comme des évidences.

Pour la droite, la bataille culturelle est loin d'être gagnée

Tout ceci s'appelle-t-il la gauche? On peut polémiquer longtemps. Reste un argument décisif: le vote. Le 23 avril 2001, l'hebdomadaire *Marianne* publiait une étude très bien documentée, destinée à cerner le profil de la profession journalistique. Un sondage posait la question suivante: "Pour qui pensez-vous voter au premier tour de la prochaine élection présidentielle?" Laissons le commentaire à *Marianne*: « *La messe est dite: les journalistes sont, à une écrasante majorité, de gauche. L'écart avec la population est ici maximal.* » Qu'on en juge: l'ensemble des candidats de droite (Chirac, Bayrou et Madelin, peu connus pour être des extrémistes) cumulaient à eux trois... 6 % des intentions de vote, soit deux fois moins que... Noël Mamère, le candidat des écologistes. Rappelons qu'un an plus tard, le 21 avril 2002, les Français placeront Jacques Chirac devant un certain Jean-Marie Le Pen, pour qui pas un seul des 130 journa-



JACQUES DEMARTHON/AFP

malité est biaisée, appuie un chroniqueur qui s'assume de droite. D'abord on est invité en tant que membre du camp adverse, donc identifié comme le réac de service. Ensuite on est seul sur le plateau, souvent à un contre quatre ou cinq. Le jour où Zemmour, Finkielkraut, Gauchet et Lévy feront face à Edwy Plenel, on reparlera de la normalisation des idées conservatrices. » « *Le politiquement correct a encore de bons ciseaux pour censurer, faire taire, écarter,* confirme Gilles-William

LE CHIFFRE

6 %

C'est la somme des intentions de vote recueillies par l'ensemble des candidats de droite lors d'un sondage réalisé par *Marianne* auprès des journalistes pour l'élection présidentielle de 2002.

listes n'avait voté... Un constat effarant, dessinant un décalage peut-être unique au monde entre une profession et le reste de la population. Or tout laisse à penser que, au vu de la relève (lire page 31), le paysage demeure inchangé.

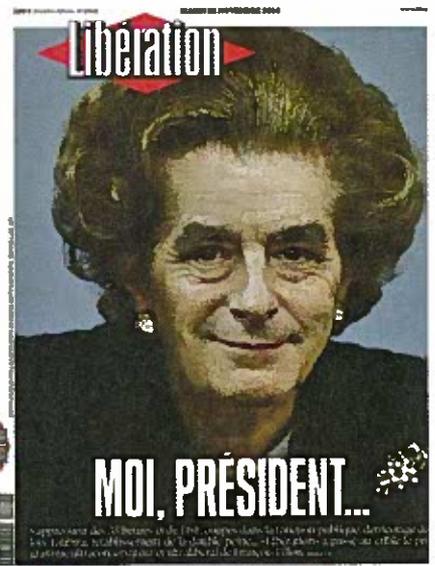
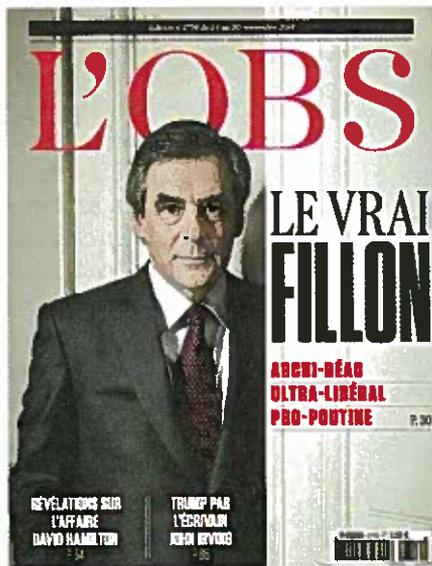
Ces journalistes sont-ils pour autant dominants? L'argument est à la mode: "Vous, les réacs, arrêtez de vous plaindre, vous êtes partout, on n'entend que vous." De fait, la France n'est pas l'URSS et les Soljenitsyne modernes (qui ne sont pas légion) ne sont plus au goulag. La droite est présente dans les médias mais, comme on dirait en football, elle joue toujours à l'extérieur. En terrain parfois très hostile. « *Cette idée de nor-*

Goldnadel. Mais il a perdu son magistère intellectuel et moral. »

Reste que la bataille est loin d'être gagnée. « *Ceux qui disent que la droite a remporté le combat culturel pourraient enquêter dans les salles de profs des lycées et collèges ou dans les rédactions des chaînes publiques sur ce que l'on pense de la crise des migrants, du vote Sarkozy, de Marine Le Pen ou de l'élection de Donald Trump,* suggère, dans le *Figaro*, Jean Sévillia. *Dans l'univers de l'enseignement, de la culture et de l'information, la prégnance des idées de gauche reste très forte et le terrorisme intellectuel ne désarme pas* », d'autant que, sentant leurs positions assiégées et fragilisées par les coups de boutoir du réel, désavoués semaine après semaine, ses défenseurs n'en sont que plus vindicatifs.

Mais les choses changent. Fidel Castro est mort. On peut aujourd'hui critiquer le communisme, ce qui était encore très compliqué il y a vingt ans. Peut-être pourra-t-on un jour affirmer que l'immigration n'a pas été une chance pour la France ou que l'islam semble porteur de violence. Les personnes qui pensent le contraire sont d'ailleurs rares, mais elles sont encore toutes dans les grands médias. ●

Mickaël Fonton →



"L'Obs", "Politis" et "Libération".
Toujours plus loin dans l'outrance.

Pleins feux sur Fillon

Le vainqueur de la primaire de la droite et candidat à la présidentielle aura résisté aux tirs hystériques, voire contre-productifs des médias de gauche.

Il est passé du côté obscur de la farce. « Trente ans que je suis gaulliste, me voici soudainement devenu l'ami des extrémistes et le croque-mitaine réactionnaire », raillait François Fillon, deux jours avant le second tour de la primaire de la droite et du centre. Au sommet de son mirador, le journal gauchiste *Libération* a le premier ouvert le feu et « passé au crible le programme ultraconservateur et ultralibéral » du candidat favori, grîmé sur la couverture en Margaret Thatcher.

« C'est ainsi que le Schtroumpf grognon du conservatisme se retrouve en impétrant probable », écrit alors Laurent Joffrin dans un éditorial grotesque. « Avec Fillon, c'est du lugubre. Bonjour tristesse... La droitisation de la droite a trouvé son chevalier à la triste figure », ajoute-t-il sur cet « émule de Milton

Friedman et de Vladimir Poutine ! Pis, « ce chrétien enraciné a passé une alliance avec les illuminés de *La Manif pour tous*. [...] Le révérend père Fillon s'en fait le prêcheur mélancolique. D'ici à ce qu'il devienne une sorte de Tariq Ramadan des sacristies, il n'y a qu'un pas », ose le patron de *Libération* (6,5 millions d'euros d'aides publiques en 2015) dans une comparaison avec le prédicateur islamiste.

Plus loin, le quotidien en déroute caricature Fillon, « ce châtelain sarthois, courtois et bien peigné », qui défend « la suprématie de la famille hétéro » et « épouse la rhétorique de Moscou et de Damas ». Sur Twitter, un de ses journalistes finit par prendre peur : « À ce rythme, en cas de second tour entre le FN et François Fillon, on va être obligé de voter pour la famille

Le Pen... » Idem pour Sylvain Bourmeau de France Culture qui, comme Thomas Legrand de France Inter, appelle à voter pour son rival et héros des médias : « Beaucoup à gauche pensent qu'il vaut mieux voter Juppé demain que se trouver contraint de voter Fillon en mai prochain. Serons-nous assez ? »

Histoire d'enfoncer le clou, le journal laïcard récidivera en titrant « *Au secours, Jésus revient!* » à propos des « lobbys catholiques » et de « l'influence du religieux » qui « inquiète », dans le sillage des assauts outranciers d'Alain Juppé contre la « vision extrêmement traditionaliste » de son concurrent sur le mariage gay et l'IVG. Puis, le site gay Têtu dénonce à son tour « le candidat des anti-*"mariage pour tous"* », François Fillon et sa « vision conservatrice et réactionnaire de la famille ».

Campagne de diabolisation tous azimuts

« Voter Fillon, c'est voter pour la France réac, *La Manif pour tous*, qui m'a menacé de mort. La France pétainiste. Quand va-t-on à Vichy? », déraile même Pierre Bergé, actionnaire du *Monde* (5,4 millions d'aides), dont un éditorial blâme un « libéralisme économique et social pur et dur ». En écho, *l'Obs* (390 000 euros) accuse « le vrai Fillon » d'être « archi-réac », « ultra-libéral » et « pro-Poutine ». Et vire complotiste : « Grâce à sa puissante armée de trolls, le Kremlin aurait aidé François Fillon, ami de Vla-

dimir Poutine, à remporter le premier tour de la primaire. »

D'ailleurs, « Margaret Thatcher, à côté de François Fillon, c'est Georges Marchais », analyse tout en nuances le comédien Jean-Michel Ribes. Aussi obnubilé par l'ancien Premier ministre britannique, Mediapart vilipende « l'homme de fer » et son « programme coup de massue ». C'est « le Thatcher de la Sarthe », le qualifie encore Libération.

À l'extrême gauche, l'Humanité (3,6 millions d'euros d'aides) pleure la mort du dictateur Castro, « un géant du XX^e siècle », mais cible la « campagne ultradroitière » de Fillon. De son côté, Politis (152 000 euros) renifle « un parfum d'années 30 », passant de l'ultralibéralisme au national-socialisme. « C'est un programme de guerre sociale d'une très grande violence », prévient le magazine marxiste. « Fillon nous annonce un retour en arrière d'un bon siècle. [...] C'est un peu Charles Maurras, candidat à la présidentielle de 2017. » Bref, « c'est le retour de la vieille droite la plus réactionnaire ». Conclusion : « Aujourd'hui, on a deux FN [sic]. »

« Au dernier meeting de François Fillon, comme un air d'extrême droite », lâche carrément le Bondy Blog. Évidemment, Slate reproche à « la fachosphère » de vouloir « éliminer » Juppé. Donc de favoriser Fillon. La fin du monde n'est pas loin. « Un internaute imagine sa (terrible) vie sous François Fillon, on a vérifié à quel point ça pouvait être vrai », relaie sans rire le Huffington Post.

Le cas Trump n'a pas servi de leçon. « Que va devenir François Fillon après sa probable défaite? », s'était demandé Franceinfo, tandis que Marianne avait prédit : « Pourquoi Juppé sera probablement élu président en 2017. » Au soir du second tour, dimanche, Bruno Roger-Petit, de Challenges, vitupère encore : « Fillon, c'est la victoire de la droite assoiffée de revanche, toujours défaite sur l'essentiel, de Dreyfus au mariage gay en passant par 1905. Et mai 1968. »

Le ridicule ne tue pas. ●

Amaury Brelet

La fabrique des clones

Dans les écoles de journalisme, des centaines d'étudiants apprennent chaque année les rudiments du métier. Ils apprennent aussi à se fondre dans le moule médiatique, ses présupposés et ses partis pris. Témoignages.

Nous sommes le 7 janvier 2015. Les frères Kouachi sont sortis des locaux de Charlie Hebdo, où ils ont massacré une grande partie de la rédaction du journal satirique. Aimantés par la télévision, une vingtaine d'étudiants d'une école de journalisme parisienne regardent une chaîne d'information en continu. On ne connaît pas encore l'identité des tueurs. Un élève brise le silence : « Quand je vois un truc comme ça, j'espère toujours que c'est un catholique intégriste en train de régler ses comptes. » Certains ricanent, d'autres ne relèvent

pas. Personne ne proteste. On passe à autre chose.

Peut-être était-ce une blague, peut-être pas. Mais l'anecdote est révélatrice. Dans les écoles de journalisme, les étudiants ne font pas mystère de leur positionnement idéologique : à gauche toute. La plupart sont issus des facultés de sciences humaines, histoire ou sociologie, de l'univers de la communication ou d'un institut d'études politiques (IEP) de province. Arborant fièrement leur bracelet de la Fête de l'Huma, ces grands consommateurs d'information dévalisent, le matin, les piles de journaux →



Sciences Po, temple de l'enseignement des sciences humaines et sociales, mais aussi l'une des écoles de journalisme les plus cotées de France. Une usine à produire de la pensée unique ?

FRANCK FIFE/AFP



NICOLAS TAVERNIER/REA

mis à leur disposition par l'école. Or, force est de constater que l'on se bat pour trouver un exemplaire de *Libération* ou du *Monde*, tandis que la pile du *Figaro* est souvent intacte...

Une absence de pluralisme politique qui pèse sur ceux qui ne pensent pas à gauche

En 2012, une consultation de l'institut Harris Interactive pour la revue trimestrielle *Médias* donnait les résultats d'un vote organisé à l'occasion du premier tour de l'élection présidentielle dans les deux écoles (le Centre de formation des journalistes et l'École supérieure de journalisme de Lille) considérées comme les plus prestigieuses de France. Dans la seconde, 87 % jetaient leur dévolu sur François Hollande, Jean-Luc Mélenchon, Eva Joly ou les autres micro-candidats de la gauche et de l'extrême gauche. Dans l'établissement parisien, 100 % des élèves avaient voté à gauche ! Rien pour la droite.

Cette absence de diversité pèse au quotidien sur les quelques élèves au profil non conforme. « *Inconsciemment, quand bien même ils étaient animés des meilleures intentions du monde,*

beaucoup de mes camarades stigmatisaient ce qui sortait du cadre tracé par la pensée commune », se souvient une ancienne élève. « *Et cela avec une facilité qui m'a beaucoup étonnée : les cases "sujets tabous", "journalistes pestiférés" ou "journaux torchons" étaient très vite cochées.* »

Une autre raconte un épisode de son week-end d'intégration. Après avoir sympathisé avec un camarade militant du Parti de gauche, ce dernier apprend qu'elle adhère aux positions de Jean-Marie Le Pen. Il s'étonne : « *Mais pourtant, tu es une fille normale...* » « *Comme si voter à droite et être contre le mariage homosexuel — c'est ça qui le choquait —*

faisait de moi un cas bizarre! », s'énerve-t-elle encore.

Confrontée au même sentiment d'isolement tacite, une ancienne étudiante d'une grande école parisienne raconte qu'elle a vite abdicqué sa liberté d'expression. « *Pour être tranquille, j'ai pris le parti d'éviter certains sujets de conversation, de faire porter mes travaux sur des thèmes neutres et de me tirer de certains débats inutiles par la provocation ou l'humour ! Pendant deux ans, j'ai tu mes idées. Je l'ai bien vécu la première année, mais avec le temps, cette situation me pesait beaucoup.* »

Cette difficulté que l'on éprouve à y penser différemment constitue la première des critiques émises à l'encontre de ces écoles : elles seraient des lieux de formatage des esprits, destinés à entraîner des *Petits Soldats du journalisme* (Les Arènes) selon le titre d'un livre publié en 2003 par un ancien élève, François Ruffin. « *Passé à bien d'autres choses* » aujourd'hui, le fondateur du journal "alternatif" *Fakir* « *ne s'exprime plus tellement sur le sujet* ». À l'époque, il écrivait : « [Aux côtés des sergents formateurs], j'ai connu la

"PRODUIRE VITE ET MAL, IMITER LES CONCURRENTS, CRITIQUER LES LIVRES SANS LES LIRE, NE SURTOUT PLUS PENSER."

marche peu triomphale d'un fantassin de l'information. J'ai acquis les réflexes de survie, pour intégrer les médias et gagner ses galons: recopier l'AFP, produire vite et mal, imiter les concurrents, critiquer les livres sans les lire, ne surtout plus penser.»

Cette accusation est pourtant rejetée par les intéressés. Hervé Demailly, le président de la Conférence des écoles de journalisme (qui rassemble les quatorze écoles reconnues par la profession), ne nie pas le problème mais préfère déplacer la responsabilité: «*Le formatage existe, mais ce sont les médias qui le proposent, dit-il. Nous sommes obligés de tenir compte des formes d'écriture et des manières de faire du journalisme, parce que nous n'avons qu'un seul objectif: former des jeunes prêts à être employés.»*

LE CHIFFRE

100 %

C'est la proportion d'étudiants d'une promotion du Centre de formation des journalistes (CFJ) qui ont voté à gauche lors de l'élection présidentielle de 2012.

Le problème est que la forme et le fond ne sont pas entièrement distincts et que cette obligation de résultat implique d'apprendre aux élèves à penser comme les rédactions veulent qu'ils

pensent, afin qu'ils soient immédiatement efficaces en quittant les amphithéâtres. Cela concerne donc les formats des productions en vigueur dans les médias, mais aussi le choix des angles d'attaque et le traitement des sujets. Comme dans ce cours dont se souvient une ancienne élève d'un établissement parisien réputé: «*J'avais choisi de parler de PMA et de GPA, sous l'angle: "Ce qu'on ne nous dit pas". Au fur et à mesure, on m'a poussée à écrire ce que la majorité des médias voudraient que j'écrive, un sujet pro-GPA. Ma version 10 du papier n'avait rien à voir avec la version 1. J'attendais plus d'intelligence professionnelle de la part de ce professeur.»*

Formatage idéologique, discrimination de gauche? Non, répond encore Hervé Demailly: «*Tous les responsables d'école sont assez honnêtes* →

L'universitaire Ingrid Riocreux. Cette agrégée de lettres modernes et docteur de l'université Paris-Sorbonne déplore l'évaluation morale à laquelle se prêtent les journalistes.

intellectuellement pour ne pas faire de leur établissement un lieu d'embrigadement. Quand nous recrutons, les postulants sont en fin de troisième année d'études: ils ont déjà été formés idéologiquement. Nous recrutons des profils de culture et de curiosité, les idées politiques ne nous intéressent pas. Penser l'inverse est un fantasme et une manipulation. » S'il n'y a pas de filtre politique à l'entrée des écoles, la profession, très à gauche, attire des profils marqués de la même couleur rose ou rouge.

Pour parler d'enquête, on fait appel aux plumes du "Monde"

Pour le reste, même les étudiants qui ont vécu difficilement leur passage dans la fabrique à journalistes reconnaissent une vraie honnêteté aux équipes pédagogiques de leurs écoles. « *Le jour du concours, je n'ai pas caché mes idées et mon côté catho, confirme l'un d'entre eux. L'entretien de personnalité s'est très bien passé, j'ai été accepté, en grande partie je pense grâce à cet oral.* »

Cela se complique quand on en vient aux formateurs, aux intervenants, qui fixent la tonalité générale. Piochés dans les rédactions, ils apportent un bagage idéologique qui se voit ainsi librement transmis aux élèves. Pour parler d'enquête, on fait venir Gérard Davet et Fabrice Lhomme. Les deux rédacteurs du *Monde* – organe "de référence" de la profession – sont accueillis comme des demi-dieux. La salle est comble. Ils racontent leurs exploits, se comparent aux héros de leur film fétiche, *les Hommes du président*, consacré à Bob Woodward et Carl Bernstein, les deux journalistes du *Washington Post* qui ont révélé le scandale du Watergate. Dans la salle, les yeux brillent, les tweets s'affolent. On est en pleine communion. D'un côté de l'estrade, les représentants du système médiatique et leurs certitudes. De l'autre, ceux qu'ils viennent convertir. Le système est en place. ●

Bastien Lejeune



HANNAH ASSOLINE/OPALEE/LEEMAGE

Parlez-vous "journaliste" ?

Ingrid Riocreux montre que c'est la langue des médias qui constitue la preuve la plus évidente de leur conformisme idéologique, davantage que leur orientation politique ou leurs accointances supposées avec le pouvoir. Tribune.

Toute langue est un code. Chacun d'entre nous a sa manière à lui d'employer ce code, en fonction de ses origines géographiques, de son niveau d'études, de son

environnement culturel, etc. Mais il arrive qu'un sous-code se surimpose au premier et en conditionne l'utilisation, prohibant certains mots et systématisant certains procédés de

désignation. Si toute langue correspond à une manière particulière de voir le monde, l'idéologie constitue une grille de lecture qui oblige à adopter un mode de pensée particulier, comme si l'on portait des lunettes déformantes. La langue des médias est un sous-code idéologique.

Il y a un parler "journaliste", avec son phrasé, ses intonations, sa syntaxe et son vocabulaire. De fait, nous parlons tous couramment "journaliste". Plus exactement, même si ce n'est pas la langue que nous pratiquons au quotidien, nous avons appris à la comprendre. Nous savons ce qu'est un "jeune", un "incident dans un quartier sensible". Nous savons qu'un article intitulé « *La religion s'invite de plus en plus sur le lieu de travail* » porte exclusivement sur l'islam. Nous comprenons, lorsque BFM TV titre sur « *Sisco, inquiétudes pour le vivre-ensemble corse* », qu'il est question d'affrontements intercommunautaires menaçant la paix civile.

Il y a un parler "journaliste", avec ses intonations, son phrasé, sa syntaxe et son vocabulaire. Partout, les mêmes informations, hiérarchisées de la même manière et exprimées dans les mêmes termes. Partout, les mêmes fautes, parfois amusantes: on dira que tel délégué syndical était « *autour de la table* » des négociations! Partout les mêmes métaphores contestables: le « *patron des patrons* » n'est évidemment pas le patron des patrons, mais cette périphrase porte une connotation dépréciative du type "le chef des méchants". Et que dire du « *coup de pouce au Smic* », de la « *dose de proportionnelle* », de l'assimilation du Brexit à un « *divorce* », etc.? Cette reproduction de formules toutes faites, dont le bâtonnage de dépêches AFP n'est que la manifestation la plus caricaturale, est symptomatique du fonctionnement en vase clos de la classe journalistique.

Tous les journalistes ne sont pas des militants, la plupart d'entre eux étant seulement persuadés de faire correctement leur travail et pensant sincère-

CE QUI DOIT ÊTRE DÉNONCÉ, C'EST LA PROPENSION DE CERTAINS À PRÉTENDRE QUE LEUR ÉTHIQUE PROFESSIONNELLE GARANTIT UNE TOTALE OBJECTIVITÉ.

ment que leur manière de dire est la plus adéquate. Toutefois, l'absence de réflexion sur le prépensé inhérent au discours qu'ils reproduisent les condamne à entretenir le dogme sans jamais le remettre en question. Les grandes lignes

de ce dogme sont connues, je les ai rappelées dans mon livre [*lire page suivante, NDLR*]: un antiracisme dévoyé, un féminisme restrictif, un libertarisme incohérent, un sans-frontiérisme béat.

On le voit, étiqueter les journalistes comme étant "de gauche" ne saurait suffire, car ce n'est pas en soi un problème. On peut s'offusquer s'ils nous délivrent une "information de gauche", mais ce concept pose plus de problèmes qu'il n'en résout. Il faut regarder, sur tout sujet, quel point de vue spécifique véhiculent nos médias. De fait, il existe un discours propre aux médias sur des questions aussi diverses que l'avortement, l'immigration, le mariage gay, l'Europe, l'école, etc.

La manipulation, bien entendu, est blâmable et doit être absolument évitée. Mais le caractère orienté de l'information →

21€

19:50 • DIRECT



est, en revanche, inévitable : il faut mettre des mots sur le réel, il faut hiérarchiser les faits ; dès lors, il faut prendre parti, si peu que cela soit. Parce que d'autres mots, d'autres manières de hiérarchiser l'information sont toujours possibles. Ce qui doit être dénoncé, par conséquent, c'est la propension persistante de certains journalistes à prétendre que leur éthique professionnelle garantit une totale objectivité, alors qu'elle devrait plutôt les conduire à reconnaître leurs partis pris.

Les médias ont feint l'autocritique après la victoire de Donald Trump, parce qu'ils avaient massivement prédit celle de Hillary Clinton (comme si prédire était leur mission). Mais la vérité est qu'ils ont surtout fauté par hypocrisie, puisque derrière l'argument pseudo-objectif de l'impossibilité mathématique, c'était une impossibilité morale qui était avancée. Trump ne pouvait pas être élu, c'est-à-dire qu'il ne devait pas l'être. Ce qui est remarquable, c'est que les médias français prennent position dans des scrutins où nous ne sommes pas appelés à voter. Ils ne cherchent donc pas

seulement à aiguiller notre action, mais bien à nous dicter notre analyse de la marche du monde. Ainsi, nous fûmes incités à regretter le résultat du référendum en Colombie : les votants ayant rejeté l'accord de paix avec les Farc (unaniment, quoique timidement, reconnu comme décevant), nos journaux titrèrent sur la Colombie qui « dit non à la paix ». Cette simplification mensongère et porteuse de désapprobation, sur un sujet qui ne nous touchait pas directement,

LE MOT

Dogme

Jamais remis en question et assorti d'une morale, il rassemble les idées préconçues, courantes chez ceux qui font l'économie de toute analyse. Quitte à tordre le réel pour mieux valider le dogme.

trahit le fond de la mentalité médiatique, dont l'épisode du burkini avait été une autre manifestation : une sorte d'esprit munichois prêt à défendre, par principe, tous les renoncements au nom de la préservation, même trompeuse et peu durable, d'un semblant de calme.

Les journalistes affirment que s'ils avaient le pouvoir qu'on leur prête, des « séismes », des « sauts dans l'inconnu » tels que le 21 avril 2002, le non au traité européen de 2005, comme plus près de nous le Brexit ou l'élection de Donald Trump n'auraient jamais eu lieu. C'est avouer qu'ils ont consciemment tout fait pour les éviter ! Et surtout, c'est ne pas voir la réalité : que le pouvoir qu'ils se sont arrogé se retourne contre eux. La méfiance et le rejet qu'ils suscitent deviennent les ressorts possibles d'une victoire, pour qui sait en jouer. ●

Ingrid Riocreux

La Langue des médias, destruction du langage et fabrique du consentement, L'Artilleur, 336 pages, 20 €.
blog.causeur.fr/lavoixdenosmaitres